

en plus confiante, et Paul ne reparaisant pas, Révéron, inquiet, interrogea Mathilde.

—Il me semble qu'il s'est passé ici, à mon insu, un événement dont tu ne m'a point fait part.....

Mathilde parut surprise, sourit, eut l'air de ne pas comprendre à quoi son père faisait allusion et se garda d'éclaircir ses doutes.

Révéron en fut pour ses frais.

Mathilde resta impénétrable.

Elle ne pouvait dire, en effet, où elle avait envoyé Paul et de quelle mission elle l'avait chargé.

Car si l'assassin de Garpard vivait encore,—et Révéron ne devait pas ignorer sa retraite,—le vieillard était capable de l'avertir de ce que tentait sa fille.

Aussi, à toutes ses questions, elle répondit :

—Je n'ai pas vu M. Paul Mirande, depuis le jour où il est venu avec sa nourrice, me demander la main d'Adrienne... Quant à celui-ci, puisque vous avez observé un changement en elle, il faut attribuer ce changement à ses réflexions ; elle est devenue sans doute plus raisonnable et ne veut pas nous résister plus longtemps.

Cela ne pouvait satisfaire Révéron.

Il ne fit rien paraître de son inquiétude ; mais voulant en dépit des efforts que l'on faisait pour lui cacher découvrir de ce qui se passait, il alla trouver Albine.

La présence de Révéron, une première fois, chez elle, ait bien troublé la pauvre femme. Elle fut élégamment alarmée en le voyant une seconde fois.

Tout de suite, elle eut peur.

—Quoi donc ? dit-elle, encore un malheur peut-être ?..

—Calmez-vous, Albine... Je viens chercher auprès de vous quelques explications ?

—Ni vous ni moi nous ne voulons consentir au mariage de votre fils avec Adrienne ?..

—Hélas ! ce mariage est-il possible ?

—Eh bien, je crois qu'il qu'il se trame contre nous quelque chose.

—Dites-moi tout, monsieur Révéron.

—Où est votre fils ?... A Paris, je suppose ?

—Je l'ignore.

—Vous l'ignorez ? dit Révéron surpris. Vous aurait-il quittée depuis quelque temps sans vous avertir ?...

—Depuis deux ou trois mois il est parti, me disant qu'il s'en allait en Irlande, en Angleterre... et qu'il visiterait ensuite une partie de la France avant de revenir à Paris.

—C'est bizarre. Rien faisait prévoir ce voyage ?

—Rien. Il s'y est décidé tout à coup. Je l'avais vu la veille. Il ne m'en a point parlé. Le lendemain il partait.

—Comment se fait-il que vous ignoriez où il est ?... Ne vous écrit-il donc pas ?

—Il m'a écrit trois fois...

—Les lettres devaient faire mention de la ville ou du village d'où elles vous étaient adressées.

—Elles ne portaient aucune mention et ne renfermaient aucuns détails sur son voyage.

—Mais il était facile de voir par les enveloppes, de quel pays elles venaient. Les enveloppes devaient porter les timbres des postes.

—Non, tout est prévu pour me laisser ignorer sa re-

traite. La lettre a été mise sous enveloppe à mon adresse par Paul, et cette lettre adressée, sous une seconde enveloppe, à un amis de Paris qui me l'a fait remettre par un commissionnaire.

—Et Paul ne vous explique pas ?

—Il me dit qu'il profite de ce qu'il vient de rencontrer un ami pour me faire paryenir de ses nouvelles. Et cela chaque fois, sans crainte que la répétition de la rencontre ne soit trouvée par moi singulière.

—Tout cela est étrange.

—Quels soupçons avez-vous ?

—Je ne soupçonne rien. Je n'ai aucuns renseignements précis qui puisse motiver un soupçon. Je n'ai qu'un pressentiment, ma pauvre femme, c'est que le départ de votre fils, son absence inexpliquée, le soin qu'il met à cacher où il se tient, tout cela me fait craindre quelque projet où nous laisserons encore peut-être, vous et moi, un peu de notre tranquillité.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle. Que croire ? Que faire pour prévenir un danger que je ne connais pas ?

—Attendons ! Encore un mot, pourtant. Savez-vous quel est celui des amis de votre fils qui reçoit vos lettres et vous les transmet ?

—Je l'ignore... Ah ! si je l'avais su, il y a longtemps que je serais allée lui demander où est Paul, et il n'aurait pu refuser longtemps...

Révéron réfléchissait. Une idée lui vint.

—Pouvez-vous me donner une lettre de votre fils ? dit-il... n'importe laquelle... Ce que je veux c'est un spécimen de son écriture...

—Très facilement.

Elle fouilla dans un petit bureau et lui tendit un papier.

—C'est la dernière lettre que j'ai reçue de lui, dit-elle.

—Elle me suffit.

Révéron revint à Lamorlaye très perplexe.

En entrant dans le jardin, il aperçut à quelques pas de lui le facteur, et sur le perron du château Adrienne, qui guettait celui-ci et s'avancait à sa rencontre.

Et la pensée qu'il avait eue tout d'abord lui revint à l'esprit : Paul devait correspondre avec sa petite-fille.

Cela n'en était-il pas une preuve, cet empressement qu'elle montrait à épargner au facteur la traversée du jardin ?

Cela n'était-il pas la hâte d'une fille amoureuse ?

Ce fut à Adrienne que le facteur s'adressa.

Il avait donc des ordres ? En général, les lettres étaient remises au concierge ou glissées dans la boîte de la grille.

Ce n'était pas la première fois, évidemment, qu'il agissait ainsi.

Au moment où Adrienne les recevait, au moment où le facteur revenait sur ses pas et où la jeune fille allait rentrer au château, Révéron se trouvait auprès d'elle.

Adrienne ne retient pas un cri de surprise.

Elle eut un geste pour dérober le paquet de lettres qu'elle tenait à la main.

Révéron ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

—Donne-moi la corbeille, dit-il, je la lirai dans le jardin.